

CAMILLA LÄCKBERG

LE NID DU COUCOU

roman traduit du suédois par Susanne Juul et Andreas Saint-Bonnet



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Sur sa petite île privée au large de Fjällbacka, le couple Bauer fête ses noces d'or, entouré de ses proches. Henning Bauer est l'un des plus célèbres écrivains suédois et l'académie Nobel est sur le point de consacrer son immense talent. Mais deux événements terribles viennent contrecarrer cette reconnaissance, qui peut-être ne serait pas si méritée. Un ami photographe qui prépare une rétrospective devant se clôturer par une œuvre intitulée *Culpabilité* est retrouvé assassiné. Le lendemain, le fils Bauer et ses deux garçons sont tués dans leur sommeil. Tandis que l'enquête de Patrick Hedström et ses collègues piétine, Erica Falck se plonge dans un *cold case* qui l'intrigue : la mort d'un transsexuel à Stockholm dans les années 1980. Elle comprend peu à peu que le passé étend ses tentacules jusque dans le présent, et que de vieux péchés laissent de longues ombres derrière eux.

Promesse tenue pour ce retour aux sources tant attendu de Camilla Läckberg – la magie opère toujours, la reine incontestée du polar scandinave est au sommet de son art.

Née en 1974 à Fjällbacka, Camilla Läckberg s'impose sur la scène littéraire internationale depuis plus de vingt ans grâce à son héroïne Erica Falck et à la série Fjällbacka. Ses ouvrages caracolent en tête des ventes, en Suède comme à l'étranger. En France, toute son œuvre est publiée par Actes Sud.

ACTES SUD

www.actes-sud.fr

LE NID DU COUCOU

“Actes noirs”

Titre original :
Gökungen
Éditeur original :
Bokförlaget Forum, Stockholm
© Camilla Läckberg, 2022
publié avec l'accord de Nordin Agency, Suède

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-19438-3

CAMILLA LÄCKBERG

Le Nid du coucou

roman traduit du suédois
par Susanne Juul et Andreas Saint-Bonnet

ACTES SUD

À Simon.

SAMEDI

Il examinait les photos. Sa décision de ne pas aller à la soirée avait contrarié Vivian, il en avait conscience, mais il n'en avait absolument pas le courage. Le temps avait fini par le rattraper et l'obligeait à chercher la vérité. Il aurait sûrement dû s'y mettre bien avant.

Ce qui s'était passé à l'époque lui avait fait l'effet d'un étai autour de son cou pendant toutes ces années. Il avait eu peur des questions, des réponses, et de tout ce qui se trouvait entre les deux. Ses choix avaient formé l'homme qu'il était aujourd'hui. Et l'image que lui renvoyait son miroir n'était pas particulièrement flatteuse. Une vie entière passée avec les yeux fermés. Il s'était enfin décidé à les ouvrir et à agir.

Il manipulait délicatement les photos encadrées. Il les posa, l'une après l'autre, contre le mur, et les compta encore une fois. Seize. Tout le monde était bien là.

Il fit quelques pas en arrière pour les observer. Se retourna ensuite vers les autres cadres à proximité, plus simples. Ses cadres de substitution. Sur des bouts de papier, il nota le nom de chaque photo en lettres majuscules et irrégulières. Ensuite, il scotcha un titre dans chaque cadre. Il n'avait pas besoin d'avoir les originaux sous les yeux pour déterminer leur emplacement sur les murs blancs de la galerie. Chaque photo de l'exposition à venir était gravée sur sa rétine, il lui suffisait de consulter sa mémoire pour les voir distinctement.

Il savait qu'il passerait des heures, jusque tard dans la nuit, à préparer l'exposition, et qu'il en paierait le prix le lendemain. Il n'était plus un jeune homme. Il savait aussi que lors

de l'inauguration deux jours plus tard il se sentirait libéré de ce poids qu'il portait depuis de nombreuses années.

Les conséquences de son choix seraient dramatiques. Mais il ne pouvait plus se taire, comme il l'avait fait si longtemps. Ils avaient tous vécu à l'ombre de leurs mensonges. Certes, ça risquait de les anéantir, et pourtant, il avait l'intention de dire la vérité. La sienne. Et la leur.

Il ne s'était jamais senti aussi libre qu'à l'instant où il apposa le mot *Culpabilité* dans l'un des cadres.

Même la mort ne lui faisait plus peur.

Erica Falck s'étira. La chaleur douillette de son lit ne l'encourageait pas à se lever, mais elle avait promis à Louise Bauer qu'elles se retrouveraient toutes les deux dans une heure pour un *power-walk*. Va savoir pourquoi elle avait accepté. Sans doute parce que Louise avait semblé stressée à l'idée des festivités à venir et avait besoin de parler.

— On est vraiment obligés d'y aller ce soir ?

Patrik gémit contre elle et se couvrit la tête de son oreiller. Erica le lui arracha et s'en servit pour lui donner un petit coup.

— Ça va être extra ! Tu auras droit à un super-dîner, du bon vin, et ta femme toute fraîche et pimpante, pour une fois...

Patrik ferma les yeux en grimaçant.

— Ce sont des noces d'or que tu essayes de me vendre là, Erica. Une horde de vieux schnocks et des discours interminables. Tu vois bien le genre.

Il gémit à nouveau.

— Quoi qu'il en soit, on y va, alors autant faire un effort et positiver, dit Erica.

Elle avait conscience de lui forcer la main, et elle se colla tout contre lui. Lui caressa la poitrine. Son cœur battait tellement fort qu'on avait du mal à imaginer qu'il avait eu un problème cardiaque quelques années auparavant, mais elle gardait toujours une inquiétude à ce sujet.

— Louise compte sur nous. En plus, j'adore te voir en costard, surtout le bleu foncé, il te va incroyablement bien.

— Là, tu essayes de m'avoir par la flatterie.

Patrik l'embrassa d'abord doucement sur la bouche, puis son baiser se fit plus profond. Il la serra contre lui, de plus en plus fort, et Erica se sentit ramollir et devenir toute chaude, comme toujours avec lui.

— Les enfants..., murmura-t-elle, sa bouche contre la sienne.

Patrik répondit en tirant la couette par-dessus leurs têtes. En quelques instants, la chaleur fut torride là-dessous, et dans leur bulle rien d'autre n'existait que leurs corps. Leurs bouches. Leur souffle.

Puis, un lourd atterrissage confirma les craintes d'Erica.

— On joue à cache-cache !

Noel hurlait de joie en sautant sur le lit. Anton surgit comme un boulet de canon, et atterrit pile sur les bijoux de famille de Patrik.

— Aïe, bordel de mer... ! s'exclama-t-il, mais le regard d'Erica le rappela à l'ordre. ... de mercredi !

Noel et Anton se tordaient de rire. Erica poussa un soupir, mais ne put s'empêcher de rire elle aussi. Ils avaient eu droit à quelques instants d'intimité, c'était mieux que rien. Elle se pencha sur les garçons, les chatouillant jusqu'à les faire hurler comme des loups.

— J'ai essayé de les caser devant la télé, mais dès que j'ai sorti le yaourt, je les ai perdus.

Maja, sur le seuil de la porte en chemise de nuit, celle ornée d'une licorne, écarta les bras d'un air résigné.

— Ma chérie, tu n'es pas obligée de t'occuper d'eux le matin. Fais ta vie, dit Patrik en lui faisant signe d'approcher.

Maja hésita un instant. Toujours si responsable. Puis son visage se fendit d'un sourire joyeux, et elle se jeta sur le lit pour rejoindre le jeu. Erica et Patrik se regardèrent par-dessus les têtes de leurs enfants. Leur famille était parfaite. Tout simplement parfaite.

— Tu crois qu'ils vont me prévenir ou est-ce qu'il faudra patienter jusqu'à jeudi ? Il paraît qu'il leur arrive d'informer l'élu à l'avance.

Henning Bauer tambourinait des doigts sur la table. C'était le premier week-end d'octobre. Dehors, l'automne s'était installé pour de bon, les vagues grises aux crêtes blanches s'abattaient sur la roche lisse de la petite île. Leur île à eux.

Il regardait Elisabeth, assise en face de lui, une tasse de thé entre les mains.

— Je suis apparemment dans la dernière sélection de cinq. Certes, ça ne veut pas obligatoirement dire que je gagne. Mais si c'est vrai, j'ai quand même vingt pour cent de chances.

Ses doigts tambourinaient toujours.

Son épouse dégustait paisiblement son thé. Henning admirait son calme. Tout au long de sa vie d'écrivain, ça avait toujours été le même scénario entre eux. Il s'excitait, elle le calmait. Il s'inquiétait, elle le rassurait.

Henning n'arrivait pas à tenir ses mains tranquilles en attendant sa réponse. Il avait besoin de la sentir confiante. Il avait besoin qu'elle lui dise que tout irait bien.

Après une gorgée supplémentaire, Elisabeth posa enfin sa tasse. Aussi loin qu'il se souvienne, ils avaient bu le thé dans ces mêmes tasses. Un parmi les innombrables cadeaux reçus lors de leur somptueux mariage, mais impossible de se souvenir de qui il pouvait bien venir.

Dehors, une vague plus grande que les précédentes projeta une cascade d'eau contre les fenêtres panoramiques tout au long de ce côté de la maison. Le sel de mer laissait des traces sur les vitres, et leur employée de maison, Nancy, se livrait à une perpétuelle lutte pour les effacer. Le climat de l'archipel était capricieux, on aurait dit qu'il essayait inlassablement d'évincer la civilisation et de reprendre le terrain perdu.

— Ne te fais pas de souci, chéri. Soit ils appellent aujourd'hui ou demain, ou peut-être jeudi. Soit ils n'appellent pas du tout. Mais si on reçoit un coup de fil, et je suis persuadée que ce sera le cas, n'oublie pas de paraître surpris. Ils ne doivent pas savoir que nous étions au courant de ta présence dans la sélection finale.

Henning hocha la tête, le regard tourné vers la paroi en verre.

— Bien sûr, ma chérie. Bien sûr.

Le rythme de ses doigts contre la surface de la table se fit irrégulier pendant qu'il regardait le dessin que l'eau de mer laissait sur la vitre. Un parmi cinq. Il devrait déjà en être satisfait, mais en pensant à ce qui était à portée de main, à ce qu'un simple coup de fil pourrait lui apporter, il eut presque du mal à respirer.

— Allez, mange un peu, dit Elisabeth en poussant vers lui une corbeille de pain fraîchement sorti du four. Nous avons une longue journée, sans parler d'une très longue soirée devant nous, et il n'est pas question que tu piques du nez à table à dix heures du soir.

Henning saisit un petit pain tout chaud. Il savait qu'il avait intérêt à écouter sa femme. L'épaisse couche de beurre qu'il étala sur le pain se mit immédiatement à fondre et à se mêler à la mie.

— On va danser ce soir, dit-il, la bouche pleine de pain, et en faisant un clin d'œil à Elisabeth.

Elle eut un petit sourire.

— Oui, on va danser ce soir.

— Bon Dieu, tu as pris le bateau à quelle heure ce matin ? Et avec ce temps ?

Erica mit la main devant le visage pour se protéger du vent tout en essayant de suivre le rythme de Louise Bauer. Comme toujours, un sacré défi. Même en marchant aussi vite qu'elle le pouvait, Louise avait une longueur d'avance. La sensation des embruns qui fouettaient la terre à seulement quelques mètres en contrebas n'arrangeait pas la situation. Les maisons en bois offraient une certaine protection, mais Erica avait l'impression de les voir se recroqueviller sous les assauts du vent.

— De toute façon, je me réveille à six heures tous les matins, répondit Louise. Comme j'ai la responsabilité de l'organisation des festivités, la journée d'aujourd'hui va être longue, et ça me semble nécessaire de la démarrer par un *power-walk*.

Erica leva les yeux au ciel. D'un autre côté, elle comprenait que Louise puisse avoir besoin de se vider la tête. Être l'assistante de Henning Bauer, qui était à la fois son beau-père

et l'un des plus célèbres auteurs suédois, ça n'était sûrement pas une mince affaire.

— Je n'ai probablement jamais pensé au *power-walk* comme une nécessité, marmonna-t-elle. À vrai dire, je ne crois pas avoir jamais considéré la moindre activité physique comme étant du domaine des nécessités.

Louise rit.

— T'es marrante. Évidemment que tu aimes bouger. On fait le plein d'énergie pour toute la journée !

Erica eut toutes les peines du monde à parler tout en montant Galärbacken à grandes enjambées. Elle serrait sa veste bleue Helly Hansen autour d'elle. Louise portait bien sûr des vêtements de sport coupe-vent, étanches et parfaitement ajustés.

— J'apprécie la sensation après coup, si c'est à ça que tu penses. Mais pendant ? *Nope. Nicht. Nada.* Même si je sais que j'en ai besoin.

Erica s'arrêta un moment pour retrouver son souffle. Louise ralentit et la regarda.

— J'avoue que j'ai l'impression d'être un peu à la ramasse ces derniers temps, continua Erica. Je ne mange sans doute pas assez sainement, et je reste trop assise. Il y a l'âge aussi. N'oublions pas l'âge. J'ai l'impression que la ménopause commence déjà à pointer le bout de son nez. Et toi, t'en es où, de ce côté-là ?

Louise se remit en mouvement.

— J'ai quelques années de plus que toi, mais...

Louise hésita, forçant l'allure à la hauteur de la pharmacie.

— On m'a enlevé l'utérus quand j'étais plus jeune. Cancer. Ce qui a constitué un grand deuil dans ma vie se transforme tout doucement en une bénédiction.

— Oh, désolée, je ne savais pas.

Erica fit une grimace. C'était typiquement elle, de mettre les pieds dans le plat de cette façon.

— Ce n'est pas grave. Ça n'a rien de secret, c'est juste un sujet que je n'aborde pas souvent. "Bonjour, je m'appelle Louise et je n'ai pas d'utérus."

Erica éclata de rire. C'était ce qu'elle appréciait chez Louise. Sa franchise et son humour caustique.

Elles s'étaient rencontrées grâce aux enfants. À l'aire de jeux de la place Ingrid-Bergman, Maja et William étaient devenus inséparables, alors que William avait plusieurs années de plus que Maja. Et pendant que les enfants jouaient, Erica et Louise s'étaient mises à bavarder. C'était l'été précédent, et maintenant elles se voyaient systématiquement quand Louise venait à Fjällbacka avec sa famille.

Erica dut cependant admettre qu'elle appréciait davantage leur cave à vin que les *power-walks* que Louise avait la mauvaise habitude de lui imposer régulièrement.

— Comment tu te sens par rapport à ce soir ?

Erica fit un signe de main à Dan, le mari de sa sœur, qui quittait le parking de Konsum exactement à ce moment-là. Il lui adressa un salut enthousiaste en retour, et elle se demanda si ça le faisait marrer de la voir subir cette marche d'enfer à répétition.

— Que veux-tu que je te dise ? Rien de nouveau sous le soleil. Mes parents arrivent dans une heure, égaux à eux-mêmes. On leur a prêté une maison près du Badis, ils sont contents. Et puis, la fête. Henning dit vouloir une chose, Elisabeth dit le contraire. On sait tous que ce sera comme le veut Elisabeth, mais l'honneur de faire passer la pilule me revient comme toujours.

— Ça va sûrement être une soirée très marrante, dit Erica.

Louise se tourna vers elle et sourit.

— Tu dis ça pour être sympa. Je doute que "très marrante" soit le terme adéquat quand on parle de noces d'or. Mais le repas sera bon, j'ai testé le menu moi-même, et le vin coulera à flots. J'ai fait en sorte que Patrik et toi soyez bien placés. Patrik aura l'immense plaisir de partager ma table, quant à toi, tu auras comme voisin de table une crème de bonhomme, en la personne de mon mari.

— Merveilleux, souffla Erica en posant une main sur ses côtes. Un douloureux point de côté avait commencé à se faire sentir. Elles étaient en train de contourner la montagne pour revenir vers la ville, et venaient de dépasser une pente raide qu'on surnommait Sju Guppen quand Erica était petite. À l'époque, l'endroit était connu pour offrir une descente en

luge atteignant des vitesses effroyables. Elle essaya d'estimer la distance qui leur restait avant d'être au bout du circuit. C'était assez décourageant.

Devant elle, la queue de cheval de Louise bondissait d'un côté à l'autre au rythme de son pas énergique et, apparemment, sans le moindre effort. Erica se pencha pour ramasser un caillou qu'elle serra dans sa main en espérant se distraire de la douleur croissante sous ses côtes. Autant l'admettre une fois pour toutes : l'exercice physique, ça n'était vraiment pas son truc.

— Tu lui as parlé ?

Tilde écarquilla ses beaux yeux bleus en tenant devant elle une robe au décolleté plongeant.

Rickard Bauer remarqua surtout l'étiquette indiquant D&G, et se dit qu'elle avait dû lui coûter dans les trente à quarante mille couronnes. Ce genre de détail n'était pas un souci pour Tilde. En tout cas, ça ne lui avait pas posé de problème jusqu'à présent. Jusqu'au moment où sa carte American Express avait fait défaut, et qu'elle ne pouvait plus dépenser sans limites dans les boutiques de luxe, que ce soit à Stockholm, Paris, Milan ou Dubaï.

— Je vais le faire, répondit-il sans chercher à cacher son irritation.

Sa voix l'agaçait de plus en plus. Avait-elle toujours eu une voix aussi pleurnicharde ? Si infantile ?

— Je lui en parlerai après la fête. Tu sais comment elle est, elle se fait du souci pour rien, et je ne veux pas lui gâcher la soirée.

— D'accord, Rickard, mais tu parleras donc à Elisabeth demain ? Promis ?

Tilde fit la moue et pointa ses seins vers lui. Elle venait de prendre une douche et était encore à poil, à part la serviette blanche autour de ses cheveux. Rickard sentait son érection. Ça le fascinait toujours, son cerveau avait envie de l'envoyer balader, mais sa bite se mettait immédiatement au garde-à-vous simplement à la vue de son corps.

— Je te promets, chérie, dit-il en la renversant sur le lit dont ils s'étaient extraits un court moment plus tôt.

Elle poussa un cri aigu puis un rire sonore.

— Viens à moi, *baby*, dit-elle de sa voix enfantine. Viens vite.

Rickard enfonça son visage entre ses gros seins et oublia le reste du monde.

Elisabeth Bauer prit ses boucles d'oreilles rouges. Elles avaient appartenu à sa grand-mère maternelle, et complétaient à merveille la robe qu'elle avait prévu de porter pendant le dîner. La noire qu'elle porterait pour danser était suspendue à côté. Elle était plus simple et plus adaptée au mouvement, tandis que l'exubérance de la première était plus appropriée à la position assise. Yves Saint Laurent et Oscar de la Renta. Achetées à Paris ce printemps quand Henning et elle avaient passé quelques semaines dans leur appartement parisien. Pour faire du shopping en prévision d'un événement comme des noces d'or, il était impensable d'aller ailleurs qu'à Paris.

Elisabeth reposa délicatement les boucles d'oreilles dans le petit étui bleu foncé. Elle sursauta quand une nouvelle vague vint se briser contre la fenêtre de la chambre. Leur maison ici à Skjälärö était de plain-pied, et les vagues atteignaient toutes les fenêtres. C'était leur lieu de vie le plus spartiate. Les appartements à Stockholm et à Paris, ainsi que la maison en Toscane, étaient beaucoup plus luxueux. Mais la maison sur l'île était de loin sa préférée. Elle avait passé tous les étés ici depuis sa naissance. Le nom Skjälärö venait du dialecte de la province de Bohuslän. *Skjälär* signifiait moules. L'île était couverte d'amoncellements de ces beaux coquillages bleus. Les mouettes lâchaient les moules de très haut afin qu'elles se fracassent sur le granit rose et offrent leur chair délicieuse. Les coquilles abandonnées donnaient à l'île aride ses nuances bleues caractéristiques.

Son grand-père avait acheté l'île, et maintenant elle lui appartenait. Ce petit endroit au large de Fjällbacka avait toujours eu un effet quasi magique sur elle. Dès qu'ils arrivaient

ici, c'était comme si tous les soucis du monde se volatilisèrent. Rien ne pouvait les atteindre ici. Ils étaient intouchables. Hors d'atteinte.

Pendant de nombreuses années, ils n'avaient même pas eu le téléphone sur l'île, seulement une radio CB. Mais c'était il y a plusieurs décennies. Maintenant, ils étaient équipés de tout le confort moderne. Téléphone, wifi, électricité et beaucoup trop de chaînes de télévision pour les enfants. Louise et Peter étaient trop laxistes à ce sujet. Ils les laissaient traîner pendant des heures devant ces personnages multicolores à qui il arrivait toutes sortes d'aventures. Au lieu de leur faire lire un bon bouquin. Il fallait vraiment qu'elle leur en touche un mot. Mais c'était toujours si compliqué de leur donner des conseils au sujet des enfants. Ce qui était arrivé à Cecily ne simplifiait pas la situation, au contraire.

Elisabeth se secoua pour se débarrasser de ces pensées pénibles. Elle rangea les deux robes, chacune dans sa housse de protection. Elle savait bien qu'elle n'avait qu'à demander à Nancy de s'en occuper, mais elle adorait toucher ces tissus de qualité extraordinaire. Personne ne pouvait se mesurer à Oscar en matière de haute couture.

— Henning ?

Elle appela en direction de son bureau, sans s'attendre à plus qu'un grognement en guise de réponse.

— Hum..., entendit-elle effectivement derrière la porte fermée.

— J'imagine que tu mets le smoking de Savile Row ? Celui qu'on a fait réajuster l'année dernière. N'est-ce pas ?

Un nouveau "Hum" se fit entendre.

Elisabeth sourit. Le smoking se trouvait déjà parmi les affaires à rapporter de l'île. Mais toutes ces années de mariage lui avaient appris une chose : l'importance de faire en sorte que l'autre se sente impliqué, consulté. Même quand tout était déjà décidé. Encore un conseil qu'il fallait qu'elle donne à Louise. En toute innocence.

STOCKHOLM 1980

Pytte adorait regarder Lola se préparer pour les soirées. C'étaient toujours des moments magiques pour elle. La routine était la même tous les soirs. Pytte s'allongeait à plat ventre sur le grand coussin en velours, le menton dans ses mains, pendant que Lola se faisait belle devant sa coiffeuse qui débordait de produits de beauté.

— Tu vas mettre quoi ce soir ? demanda Pytte en lorgnant la garde-robe de ses yeux étincelants.

Elle adorait tous les vêtements de Lola.

— Que dirais-tu du chemisier rose avec le laçage au dos ? Et le pantalon cigarette rose foncé ? Cheveux en chignon simple, et boucles d'oreilles diamant ?

Lola se tourna vers Pytte qui hochait la tête avec enthousiasme.

— Oh oui, j'adore ce chemisier ! C'est mon préféré !

— Je sais, mon trésor.

Lola se tourna à nouveau vers le miroir et commença à se maquiller. Toujours avec le même soin, et presque toujours de la même façon. Si c'était la fête, elle y passait encore plus de temps. Pytte adorait ces soirs-là. Mais ce soir, c'était boulot, ça commençait donc par une crème, ensuite une poudre, du khôl, du mascara, du marron sur les sourcils avec une brosse, et enfin l'un des nombreux rouges à lèvres rangés dans des tasses à café sur la coiffeuse. Ce soir, elle opta pour un rose éclatant.

Lola l'appliqua minutieusement et claqua bruyamment des lèvres avant de mordre dans un bout de papier-toilette et

d'ajouter une dernière couche. Ensuite, elle choisit une perruque. Ses cheveux naturels étaient longs et brillants, d'un roux cuivré, mais pour travailler elle préférait en général porter une perruque. Après avoir passé un petit moment à réfléchir aux cinq différentes possibilités qui s'offraient à elle, exposées sur leurs supports en polystyrène en forme de têtes, elle choisit une chevelure châtain, mi-longue. Elle la posa sur ses propres cheveux soigneusement rassemblés sous un filet, l'ajusta et noua enfin, de ses gestes experts, un chignon dans la nuque.

Lola se leva, alla à la penderie où elle enfila son chemisier et son pantalon roses, en veillant à ne pas accrocher les tissus avec ses longs ongles peints. En tout dernier, elle prit un élégant flacon de parfum et s'en tamponna un tout petit peu derrière les oreilles et sur les poignets. Elle vint se planter devant Pytte.

— Et voilà ! Qu'est-ce que tu en penses ? Je suis prête pour la bataille ?

— Oui, tu es prête pour la bataille ! répondit Pytte en riant.

Quand elle serait adulte, elle serait exactement aussi belle que Lola.

Lola saisit un joli sac à main rose et se dirigea vers l'entrée.

— Mon trésor, tu te débrouilleras, n'est-ce pas ? Ton repas est dans le frigo. Tu peux le réchauffer au four, à condition de ne pas oublier de l'éteindre. Et tu iras au lit au plus tard à dix heures, tu ne m'attends pas. Je ferme à clef, tu n'ouvres pas, et tu ne laisses personne entrer. D'accord, mon cœur ?

Lola était déjà presque dehors et avait mis la clef dans la serrure.

— Je t'aime ! cria-t-elle à Pytte.

— Je t'aime aussi, papa !

La porte se referma et seule une odeur de parfum resta suspendue dans l'entrée.

— Je ne comprends vraiment pas. Pourquoi on n'irait pas ?
— Parce que je l'ai décidé.

Rolf Stenklo décocha un regard agacé à sa femme Vivian. Pour lui, le sujet était clos depuis un moment.

Vivian l'observait depuis l'entrée de la salle lumineuse qu'il allait remplir de tous ses rêves, toutes ces émotions qui faisaient chanter et pleurer en même temps.

— Mais Rolf, nos meilleurs amis fêtent leurs noces d'or. Je ne te comprends absolument pas. Tous nos amis seront là, ainsi qu'un bon paquet de gens qu'il te serait très utile, à *toi*, de rencontrer.

La voix de Vivian monta dans les aigus, comme toujours quand elle était contrariée. Ils étaient mariés depuis vingt ans, et cette voix-là lui donnait toujours l'impression que c'était au moins dix-neuf de trop.

— Je ne veux pas y aller, est-ce que c'est si difficile à comprendre ? Je n'aime pas ces grandes fêtes, ça n'a rien de nouveau.

Rolf plaça un nouveau clou à l'aide du pistolet, et jura en constatant que le clou s'était trop enfoncé. Le pistolet était trop puissant.

— Ah, merde !

Il prit un marteau de coffreur et retira le clou de quelques millimètres.

— Tu pourrais faire faire ça par quelqu'un d'autre, remarqua Vivian.

Rolf la voyait observer les cadres avec curiosité. Les photos étaient alignées contre le mur près de l'entrée. Pour une

fois, il ne l'avait pas laissée participer à l'organisation de l'exposition. Il lui avait dit que c'était beaucoup trop personnel, argument qu'elle avait accepté, curieusement.

— Comme Henning et Elisabeth, tu veux dire ? Qui ne sont pas capables de se torcher le cul sans assistance ? bougonna-t-il.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? Tu aimes bien Henning et Elisabeth, je le sais. D'abord tu refuses de participer à la célébration de leurs noces d'or, ensuite tu te défoules sur eux de façon franchement déplaisante. Là, tu n'es vraiment pas agréable.

Vivian croisa les bras, indignée. Rolf se tourna vers elle avec lassitude.

— J'ai l'impression que c'est ce qui compte le plus pour toi dans ce monde, être agréable. Ne pas se faire remarquer. Ne pas faire de vagues. Ne jamais parler de ce qui dérange, de ce qui compte vraiment.

— Tu dérailles complètement !

Vivian quitta la salle, furieuse, le laissant enfin seul. Il balaya la salle du regard, contempla les murs qu'il allait couvrir de la plus belle chose qu'il ait jamais créée.

Il reprit le pistolet à clous. Posa encore un clou. Ensuite, il prit un des cadres bon marché avec les titres des photos.

Il suspendit le premier cadre. Recula d'un pas. Et sentit, comme toujours, son cœur se serrer en lisant le nom sur la feuille. De culpabilité. D'amour. De nostalgie d'une époque révolue et perdue pour toujours. Mais bientôt. Bientôt, la plus belle étoile brillerait à nouveau.

— Comment ça se présente ?

Louise Bauer arpentait la grande salle nommée Mamsell, sur le côté droit de l'entrée du Stora Hotellet. Le parquet en bois craquait légèrement sous ses pieds. Les nuages pesaient toujours lourdement sur l'horizon, et les vagues s'écrasaient contre les jetées depuis que Louise était arrivée.

Barbro, l'intendante, la suivait nerveusement.

— Tout se passe comme prévu, dit-elle. La cuisine est en cours, tout est prêt pour dresser les tables, on les installera

dès la fin du déjeuner, le personnel a reçu toutes les instructions et nous avons plus qu'assez de boissons à servir. Nous avons réussi à nous procurer tout ce que vous aviez demandé dans ce domaine.

— Bien, dit Louise en s'arrêtant. Les enfants ? Qu'est-ce qu'on leur servira ? Max et William ne voudront pas de ce qui est prévu au menu pour les adultes.

Barbro hocha la tête.

— Nous avons des hamburgers pour les enfants. Et de la glace avec nappage au chocolat en dessert.

— Parfait. On dirait effectivement que tout est sous contrôle. Vous avez les cartons de placement des invités ? Vous avez vérifié avec la liste des noms ? Il faut faire très attention avec le plan de table, nous avons mis des mois à l'élaborer.

Louise constata que des gouttes de sueur avaient commencé à se former sur le front de Barbro.

— Nous avons bien sûr tout vérifié, mais je vais demander au maître d'hôtel de tout passer en revue une dernière fois, dit l'intendante après s'être éclairci la voix.

— Bien.

Elle entendit elle-même à quel point elle était abrupte. Mais Louise n'avait aucune patience avec les autres et leurs éventuels manquements ou négligences.

Elle regarda autour d'elle. À cet instant, la salle était assez fraîche, mais en cas de besoin, si la présence des invités faisait grimper la température, elle avait commandé des ventilateurs qui pourraient être apportés. Les murs étaient vert clair, avec des éléments de décoration exotiques, conformément au style général de l'hôtel. Louise imaginait les nombreux invités en habits de fête qui dansaient au son de l'orchestre de jazz qui jouerait sur le petit podium en cours de montage au fond de la salle.

La soirée serait extraordinaire. Tout serait parfait. Comme tout ce qu'elle faisait. Rien n'avait été laissé au hasard.

Henning Bauer repoussa sa tasse de thé et fixa le document vierge sur l'écran de l'ordinateur. Le clignotement du curseur le narguait. Sa Némésis. Le vide.

De l'autre côté de la porte fermée lui parvenaient des bruits, du mouvement. Elisabeth était pleine d'attente par rapport à la soirée, il le savait. Tout comme lui-même. Ce serait une soirée exquise. La liste des invités était impressionnante, exactement comme il l'avait voulu, et il savait d'avance que les discours seraient grandioses.

Si seulement il arrivait à écrire quelques lignes d'ici là. Tous les jours, il passait quelques heures devant son thé et le curseur clignotant à l'écran. Les mots devraient être là, à sa portée. Ils l'avaient accompagné toute sa vie. Mais ils étaient devenus insaisissables.

Henning prit sa tasse et alla à la fenêtre. Il contemplait la nature sauvage à l'extérieur. L'été, on aurait dit une publicité pour une agence de voyages : le ciel bleu, le granit rose qui scintillait au soleil, les voiliers qui sillonnaient l'archipel. Maintenant, en octobre, la mer fouettait les rochers comme si elle voulait engloutir l'île. Il préférait cette saison, quand la nature donnait toutes ses forces en spectacle.

Henning serrait la tasse, maudissant son sort.

Ici, il devrait pourtant arriver à écrire. L'environnement était idéal. Installé derrière son grand bureau face aux fenêtres panoramiques, il se voyait comme un personnage bergmannien, un grand solitaire dans un flux de créativité sans fin. Mais rien ne lui venait. Absolument rien.

Deux coups discrets sur la porte le firent sursauter.

— Oui ? rugit-il, plus fort qu'il n'aurait voulu.

— Pardon, papa, c'est les garçons qui auraient besoin de l'aide de leur grand-père.

Le visage de Henning s'adoucit. Il ne voulait pas qu'on le dérange quand il était dans son bureau, mais ses petits-enfants étaient toujours les bienvenus.

— Venez, venez.

La porte s'ouvrit, et Peter entra suivi de ses fils.

Henning leur fit signe d'approcher, et leurs visages qui s'illuminèrent en lui renvoyant son sourire lui réchauffèrent le cœur. Il n'avait pas été particulièrement présent quand Peter et Rickard étaient petits, mais c'était l'époque qui voulait ça. Avec Max et William, c'était complètement différent. Il pouvait leur donner tout l'amour qu'il n'avait jamais pu manifester envers ses fils.

— Grand-père, on a besoin de ton aide pour choisir nos cravates.

L'aîné, Max, précoce et grave, lui montra trois cravates différentes. William, son petit frère espiègle et toujours les cheveux en bataille, fit de même.

William venait de perdre trois dents et c'est en zozotant qu'il répéta les mots de son frère :

— Oui, grand-père, on a besoin d'aide pour choisir nos cravates.

— Bien sûr. Je vais vous aider. Ce sera un honneur. Et tu sais quoi, William... ?

William regarda son grand-père de ses grands yeux.

— Oui, je sais, demain on va à la pêche aux homards.

Henning lui ébouriffa les cheveux.

— Bien vu !

Peter lui fit un large sourire par-dessus les têtes des garçons. Peter était un bon fils, dont on pouvait être fier. En plus d'avoir adopté Mammon, le dieu de la richesse, et d'occuper désormais le poste de directeur d'une société de gestion de fonds, il avait tout du fils parfait. Henning l'observa un court instant. Parfois, il avait l'impression que Peter n'avait pas encore surmonté son deuil de Cecily, mais en ce moment précis, il était rayonnant.

— Bon, voyons, dit Henning en se penchant sur les cravates. D’abord, il faut que je sache comment vous allez vous habiller. La cravate doit s’accorder à l’ensemble. Elle sera la cerise sur le gâteau.

À cet instant, retentit la sonnerie de son téléphone portable sur son bureau. Henning sursauta. D’habitude, il le mettait sur silencieux dès qu’il s’installait à son bureau, mais il avait dû oublier cette fois-ci. Agacé, Henning se dirigea vers le bureau pour couper le son, mais sa main se figea quand il vit de qui provenait l’appel. Ils ne se connaissaient pas, et pourtant Henning avait enregistré le numéro dans son répertoire plusieurs années auparavant. Au cas où.

C’est d’une main tremblante qu’il appuya d’abord sur l’image du combiné vert, puis sur le haut-parleur. Il posa un doigt devant la bouche pour que les garçons et Peter comprennent qu’il fallait être silencieux. Puis, il dit :

— Allô ? Ici Henning Bauer.

— Bonjour, je suis Sten Sahlén, secrétaire permanent de l’Académie suédoise.

— Bonjour...

Son cœur battait tellement fort que Henning cru qu’il allait s’évanouir. Sa main tremblait au point qu’il posa le téléphone sur le bureau afin de ne pas risquer de raccrocher au nez de Sten Sahlén par erreur.

Le hurlement du gros temps dehors renforçait le bruit dans ses oreilles. Voici le moment vers lequel toute sa vie s’était dirigée. Quand Sten Sahlén se remit à parler, Henning regarda Peter dans les yeux, et il comprit que son fils était parfaitement conscient de l’importance du moment. L’instant où Henning Bauer entrait dans les livres d’Histoire, pas seulement de la Suède, mais du monde entier.

— Monsieur Bauer, j’ai l’honneur de vous informer que l’Académie suédoise a choisi de vous attribuer le prix Nobel de littérature. Vous recevrez ultérieurement toutes les précisions nécessaires concernant les formalités, et j’imagine que je n’ai guère besoin de vous demander de rester parfaitement discret jusqu’à l’annonce officielle. Sten Sahlén émit un petit rire et continua : Le commun des mortels s’imagine que le

lauréat ignore tout jusqu'au moment où j'ouvre la célèbre porte de la Bourse.

Silence. Henning n'entendait rien d'autre que le vent, le bruissement des vagues et les battements de son propre cœur. Peter se tenait immobile, ses mains sur les épaules de Max et William.

Henning inspira et se redressa.

— Je suis extrêmement honoré, dit-il. Merci de transmettre mes remerciements à tous les membres du jury.

En raccrochant, son attention fut attirée par le curseur sur le document vide. Il ferma l'ordinateur.

— Ma petite nièce chérie est réveillée ?

Erica appelait doucement par la porte d'entrée entrouverte.

— Oh oui, elle est réveillée ! Entre ! cria Anna de son bureau dans la villa de Falkeliden.

Erica ôta son manteau et abandonna ses baskets sur l'énorme tas de chaussures dans l'entrée.

— Comment ça va ici ?

Erica ne put s'empêcher de rire en découvrant Anna derrière une table surchargée de dessins, échantillons de tissus, accessoires et nuanciers. Et au moins autant de jouets.

— J'ai un job de déco à rendre dans deux jours, mais une certaine petite personne a choisi précisément ce moment pour faire ses premiers pas, et si elle était déjà partout à quatre pattes, je te dis pas comment c'est maintenant...

— C'est la raison de cet océan de jouets ?

Erica s'accroupit à la recherche de la fille de sa sœur dans les montagnes de jouets qui couvraient le sol du bureau d'Anna. Elle la dénicha derrière un énorme ours en peluche, et la petite Flisan se fendit d'un grand rire en l'apercevant. Erica avait beaucoup de succès auprès de Felicia, ou Flisan comme tout le monde dans la famille la surnommait affectueusement. Prématurée d'un mois, elle respirait la bonne santé et s'était rapidement révélée être la plus joyeuse, et aussi la plus active des bébés. L'angoisse quand Anna avait commencé à saigner avec un mois d'avance était presque oubliée.

— J'ai l'impression de travailler en plein milieu d'une tornade, soupira Anna en se levant, un regard soucieux sur le désordre qui régnait sur son bureau.

— Je peux la prendre un peu, pour que tu puisses travailler tranquillement un moment, dit Erica en cajolant Flisan qui, en contrepartie, tira le nez d'Erica de toutes ses forces.

— Si tu peux, ce serait génial, répondit Anna en gémissant. Le client est du genre exigeant, et j'ai toutes les peines du monde à le détourner de ses propositions de rideaux ornés de phares et de coussins aux motifs de coquillages.

— Ne dit-on pas que le client a toujours raison ? dit Erica en tirant doucement sur le nez de Flisan, ce qui déclencha un rire strident.

— Je te garantis qu'en réalité le client a très, très rarement raison.

Anna gratta sa chevelure blonde qui lui arrivait désormais jusqu'aux épaules, couvrant les cicatrices causées par l'accident. Erica la trouvait rayonnante, même si elle se plaignait. Après tant d'années de malheurs, Anna était maintenant l'heureuse femme de Dan, l'amour de jeunesse d'Erica. Ils menaient une vie de famille recomposée, et la petite Flisan, née de leur amour, était la chouchoute de ses demi-frères et sœurs.

— Tu as fait du sport ? demanda Anna, sceptique, en remarquant la tenue d'Erica.

— Louise m'a persuadée de faire un *power-walk*, soupira-t-elle.

— Évidemment. Il fallait absolument que Lojsan t'oblige à marcher comme une dingue, nota Anna.

Erica lui tira la langue, ce qui déclencha l'hystérie chez Flisan ainsi qu'une tentative immédiate d'imitation.

— Qu'est-ce que tu as contre Louise, en fait ? demanda Erica en reposant Flisan par terre.

— Rien de spécial. Et je sais que vous vous appréciez. C'est toute la famille Bauer qui m'insupporte, ils ont tous un balai dans le fondement. Tu as vu Henning à la télé, dans *Babel* ? Un ramassis de clichés, je te jure.

— Non, je l'ai raté, dit Erica.

Elle alla à la cuisine chercher des épis de maïs pour soudoyer Flisan. Avec Noël et Anton, qui se comportaient comme des feux de prairie, à peine gérables dans une pièce meublée, elle était bien entraînée. Ils commençaient à se calmer un tout petit peu, mais il n'était pas encore question, loin de là, d'enlever les sécurités enfants de tous les placards.

— J'exagère peut-être. C'est peut-être simplement des restes de ma vie à Stockholm avec Lucas. Tous ces dîners avec des gens qui pensent être au-dessus des autres et qui te prennent de haut, qui aiment te rappeler à quel point tu es inculte...

— Louise n'est pas comme ça, tu le sais bien, dit Erica en esquivant la tentative de Flisan de lui fourrer un épi de maïs amplement mâchouillé dans la bouche.

— Oui, peut-être. Mais quand même, ce sont vraiment des snobinards, reconnais-le.

— Je n'ai fait que croiser Elisabeth et Henning, et je ne connais pas leurs fils. Mais les petits sont mignons. Max et William. Maja et William sont inséparables. Elle veut tout faire comme lui, et lui, il paraît qu'il est plus calme sous son influence.

— C'est ça, c'est toujours aux filles de calmer les garçons incontrôlables, protesta Anna en cherchant quelque chose parmi les échantillons sur son bureau.

— Depuis quand tu t'es mise au féminisme ? fit Erica, la tête penchée sur le côté en observant sa sœur.

— Pas besoin d'être féministe pour comprendre à quel point le monde est injuste. Il suffit de voir comment ça se passe à l'école pour Emelie. Les garçons survoltés accaparent toute l'attention, tandis que les filles, toutes aussi calmes et mignonnes qu'elle, n'obtiennent quasiment pas de temps ni d'attention des adultes.

— Je sais, tu as raison, dit Erica en ouvrant les bras à Flisan qui fonçait sur elle pour avoir un gros câlin. Oh, mon petit trésor de douceur.

— Au fait, tu travailles sur un nouveau livre ?

Anna tendit le bras vers la cachette de la boîte à gâteaux, en haut d'un placard. Des galettes d'avoine, bien sûr. Il y en avait toujours chez elles, quand elles étaient petites.

— Ne m'en parle pas, dit Erica en s'emparant d'un gâteau. C'est la misère. Je sèche totalement. Je manque d'inspiration. Je ne trouve pas d'affaire qui m'intéresse vraiment. Je me suis même farci les chroniques annuelles de criminologie nordique à la recherche d'une idée. En pure perte. Mon éditeur me harcèle pour avoir au moins un synopsis très vite, mais je ne peux pas écrire sur un sujet que je n'ai pas.

Erica se secoua pour se débarrasser de son malaise.

— On parle d'autre chose ? Ça me file le bourdon.

— Bien sûr, dit Anna en s'exécutant joyeusement : Et les festivités de ce soir, tu les vois comment ?

Elle posa un patron sur un échantillon de couleur, fit la moue, en prit un autre qu'elle posa sur un autre échantillon, mais ne fut toujours pas satisfaite.

— Allez, on se fait un café, j'ai besoin de me soulager les neurones. Alors, ce dîner ?

Erica prit Flisan dans ses bras et suivit Anna à la cuisine.

— Ça va être... intéressant. Patrik est moyennement enthousiaste. Mais on y va parce que Louise nous a invités. On ne se sent pas complètement à l'aise, puisqu'on connaît à peine Elisabeth et Henning.

— Mais tu es écrivain, ça doit compter dans leur monde, dit Anna en lui tournant le dos pour verser du café dans le filtre d'une machine en fin de vie.

— Je ne suis pas sûre que des gens comme Elisabeth et Henning me considèrent vraiment comme une auteure. Mes livres se lisent trop facilement, et mes lecteurs sont des gens ordinaires.

— C'est clair, bien vendre, ça doit être le pire des cauchemars d'un véritable écrivain.

Anna rit en remplissant le réservoir d'eau.

— Faut croire, dit Erica. Mais blague à part, ce sera sûrement une chouette soirée. Louise m'a vanté le menu et les vins.

— Tant mieux. Ah, voilà Dan. Il était allé sécuriser le bateau. Quand tu en as assez de la petite pirate, tu peux la laisser à Dan. C'est sa fille pour les heures qui viennent.

Erica renifla le crâne de Flisan. La petite était assise sur ses genoux et jouait avec son trousseau de clefs. Une valeur sûre.

— Ma petite chérie, quand maman est insupportable, tu peux toujours venir voir tante Erica. Elle est toujours gentille, elle.

— Tu parles ! rit Anna en posant un mug de café devant sa grande sœur, hors de portée du bébé.

Puis elle se pencha en avant et caressa la joue de sa sœur.

— Je t'aime.

Erica déglutit. Ce n'était pas dans les habitudes d'Anna d'exprimer son affection de cette façon.

— Je t'aime aussi, répondit-elle en chuchotant.

Vivian Stenklo hésitait. En général, elle laissait Rolf diriger les événements. Prendre des décisions, ce n'était pas trop son truc. Mais cette fois-ci, c'était différent. Elle ne comprenait pas, et elle n'aimait pas la situation.

Pourquoi devrait-elle rester à la maison parce que lui n'avait pas envie d'y aller ? C'était absurde, même bizarre. Pendant vingt ans, Vivian avait laissé Rolf décider de tout, elle s'était adaptée à son agenda, ses expositions, ses voyages, ses horaires. Dès le début de leur relation, elle avait compris que c'était comme ça avec lui. Sa première femme, Ester, qui était décédée l'année avant que Vivian et Rolf se rencontrent, s'occupait de tous les aspects pratiques de leur vie. En plus, l'homme avec qui Vivian vivait avant Rolf était artiste lui aussi, et leur vie entière gravitait autour de ses lubies à lui. Ce mode de vie était donc tout à fait familier pour elle, et même étrangement rassurant.

Cela dit, elle discernait toujours une certaine logique dans les caprices de Rolf. Mais pas aujourd'hui. Et puis les temps avaient changé. Les façons de faire de leur génération étaient en voie d'extinction. Elle n'était pas obligée de s'adapter à la volonté d'un homme. Elle pouvait décider pour elle-même.

Vivian prit son téléphone sur la table du séjour. La petite maison qu'ils avaient louée à Sälvik était jolie, mais sujette aux courants d'air. C'était comme si chaque coup de vent traversait les murs. Elle serra son cardigan autour de son corps.

— Louise ? Bonjour, c'est Vivian. Excuse-moi de te déranger, tu es sûrement débordée aujourd'hui... je sais que Rolf

a décliné l'invitation pour nous deux pour ce soir. Oui, c'est vraiment dommage, mais je voulais te demander – si ça ne chamboule pas tout – si je peux venir seule à la fête ? Tu peux arranger ça ? Ah, merci, Louise, c'est vraiment gentil. Oui, non, on n'était pas très en forme, mais je me suis requinquée, et Rolf se débrouille ce soir. Merci encore !

Quand elle raccrocha, cette petite conversation fit l'effet d'une grande victoire pour Vivian. Un premier pas vers l'indépendance. Tant de choses étaient en train de changer. Rolf n'était plus le même. Il n'avait plus cette joie de vivre qui la récompensait des sacrifices que leur vie commune lui demandait. Ces derniers mois, un homme sombre, distant, avait pris sa place. Rolf avait vieilli. Et ce n'était pas le genre de vie qu'elle voulait mener.

La mer était très agitée quand Louise Bauer fit accoster l'*Elisabeth II* à l'embarcadère. La vieille barque en bois était en bon état, on l'avait soigneusement entretenue au cours des années, mais elle grinçait quand même de façon inquiétante sous la puissance de la houle. Ça ne lui faisait pourtant pas peur. Elle était une navigatrice chevronnée, et avait piloté des bateaux par des intempéries bien pires encore. Mais le trajet de Fjällbacka à Skjälärö l'avait détremée. Ce soir, il faudrait prendre un bateau-taxi, sinon ils arriveraient en piteux état.

Après avoir sauté à terre, Louise amarra en habituée, avec un tour mort et deux demi-clefs, et entama l'ascension vers la maison. Ses parents, Lussan et Pierre, s'étaient plaints qu'elle ne soit pas là pour les accueillir à leur arrivée à Fjällbacka, mais comment aurait-elle pu ? Avec tous les petits changements et détails à régler au dernier moment, tout ce qu'il fallait qu'elle gère. L'appel de Vivian l'avait agacée, mais elle s'était maîtrisée. Ajouter une personne au dernier moment risquait de chambouler son plan de table si minutieusement établi, mais elle avait rapidement décidé de régler la question aussi simplement que possible : placer Vivian à un bout de table, à côté d'Erica et de Peter. Mais quand même. C'était gonflé de changer d'avis le jour même. Et un peu étrange

que Rolf ne vienne pas. L'excuse comme quoi il serait mal en point la laissait dubitative, parce qu'il avait décliné l'invitation dès qu'il l'avait reçue. Comment aurait-il pu savoir qu'il ne serait pas en forme le moment venu, à moins d'être capable de lire dans une boule de cristal. Rolf était pourtant l'un des plus anciens amis d'Elisabeth et Henning.

Les rochers étaient glissants, et elle faillit tomber, mais retrouva son équilibre tout de suite. Leur maison à Peter et elle ainsi que le bâtiment principal où habitaient Elisabeth et Henning étaient illuminés. La maison de Rickard et Tilde, en revanche, était sombre. Ils faisaient sans doute la grasse matinée, comme d'habitude. Ils dormaient parfois jusqu'à midi passé, et elle savait que ça rendait Henning fou.

Elle se dirigea d'abord vers sa propre maison, mais changea d'avis et bifurqua vers la grande bâtisse. Elle fit son entrée sans frapper, conformément à leur coutume sur l'île, et appela à l'intérieur.

— Il y a quelqu'un ?

— Louise ! Louise ! Viens, nous sommes dans le bureau !

La voix exaltée d'Elisabeth l'intrigua, et elle se dépêcha d'enlever ses chaussures et vêtements mouillés. Elisabeth était toujours discrète, dans la retenue. Dans la famille, on plaisantait toujours sur le fait qu'elle était comme ce dessin d'un canard placide, mais dont les pattes s'agitent fébrilement sous la surface de l'eau. Le ton de sa voix indiquait qu'il était arrivé quelque chose d'important.

En arrivant dans le bureau, Louise vit Elisabeth et Henning, chacun dans son fauteuil, avec une bouteille de champagne et deux flûtes. Henning se leva d'un bond, son visage écarlate contrastant vivement avec sa chevelure argentée. Il saisit une autre flûte qu'il lui tendit, la main tremblante.

— Vous prenez de l'avance sur les festivités ? demanda Louise en prenant le verre qui fut aussitôt rempli de champagne. Elle constata que c'était un Henri Giraud, qui valait dans les trente mille couronnes.

— Assieds-toi. Nous avons de grandes nouvelles.

Les yeux d'Elisabeth brillaient. Elle lui désigna le dernier siège disponible, à savoir le fauteuil de bureau de Henning.

— Racontez-moi ce qui se passe ! Je meurs d'impatience.

Louise goûta délicatement le champagne. Il était bon, mais pas à la hauteur de son prix.

Elisabeth regarda Henning d'un air de triomphe. Puis Louise. Elle fit un signe de tête imperceptible à Henning qui inspira profondément.

— J'ai reçu l'appel.

— L'appel ? demanda Louise, alors qu'elle savait pertinemment à quoi il faisait allusion. Elle serra la flûte de champagne encore plus fort.

— Oui, l'appel, répondit Henning, aux anges. Je vais recevoir le prix Nobel de littérature.

Silence. Silence rapidement rompu par le verre de Louise qui volait en éclats.

— À quelle heure on pourra se permettre de repartir ? grommela Patrik à Erica devant l'entrée du Stora Hotellet.

Pendant un moment, on aurait dit que la tempête allait se calmer, mais voilà qu'elle reprenait de plus belle. Erica avait l'impression de sentir l'odeur salée des vagues fracasantes. Elle fit chut à Patrik et le pressa pour qu'ils entrent se mettre à l'abri avant que sa coiffure ne soit totalement ruinée. Il continua à marmonner pour lui-même pendant qu'ils se débarrassaient de leurs vêtements d'extérieur. Il était sur le point de tirer sur sa cravate aussi, mais elle réussit à l'en empêcher. S'il savait combien il a fière allure ce soir, se dit-elle.

— Il me semble que Louise t'a gratifié d'une agréable voisine de table, remarqua-t-elle. Et regarde comme c'est beau, comme c'est accueillant. Ça va être une super-soirée.

Patrik avait visiblement des problèmes avec sa veste aussi, il se tortillait en faisant la grimace, et n'accorda qu'un coup d'œil rapide aux longues tables dressées dans la salle de réception illuminée.

— Tu as bien dit à Anna et Dan de nous appeler si les enfants sont trop difficiles ?

L'espoir dans sa voix le trahissait.

— Ils n'appelleront pas. Nous bénéficions d'une soirée sans les enfants, et aussi d'une grasse matinée sans les enfants. Ne l'oublie pas. Ça ne nous est pas arrivé depuis des lustres.

— Tu as raison, dit Patrik en caressant discrètement les fesses d'Erica. Et je sais exactement comment on va en profiter...

— On va dormir ? suggéra Erica en lui faisant un clin d'œil.

Comme elle l'aimait, cet homme ! Elle planta un baiser sur sa joue et lui montra le plan de table qui était affiché à côté de la porte de la salle.

— Regarde. Tu as la meilleure place de toute la fête. Tu es assis à côté de Louise.

Patrik eut l'air soulagé. Erica trouva son propre nom.

— Et moi je suis à la table à côté de la tienne. Entre Peter, le mari de Louise, et Ole Hovland.

— Je connais Peter, mais qui est Ole Hovland ? demanda Patrik en regardant vers la table d'Erica où un homme en costume sombre et cheveux bruns lissés en arrière avait déjà pris place.

— C'est le mari de Susanne Hovland qui est membre de l'Académie suédoise. Ce sont des amis proches d'Elisabeth et Henning. Avec Rolf Stenklo, qui est connu pour ses photos de nature, tu sais, ils dirigent une sorte de... comment dire... un club culturel à Stockholm. Blanche. C'est LE lieu de la haute culture. Autrement dit, moi, je ne serai jamais invitée. Ce sera très intéressant de l'avoir à table. Il risque de défaillir quand il réalisera qu'il va passer la soirée avec une auteure de vulgaires biographies criminelles.

— Ça t'embête ? demanda Patrik en lui prenant le coude pour l'aider à descendre les quelques marches sur ses talons hauts.

— Pas le moins du monde, répondit-elle en s'appuyant contre lui. Ce sera très divertissant.

— Si tu le dis. Amuse-toi bien alors, lui lança-t-il en se dirigeant vers sa table.

Louise tapa sur son verre et demanda à tous de prendre place.

— Bonjour, Erica !

Peter tira sa chaise et la gratifia d'un grand sourire. Erica se dit, une fois de plus, combien elle appréciait le mari de Louise.

Ole se tourna vers elle, mesuré, et après l'avoir inspectée de la tête aux pieds sans la moindre gêne, il lui fit un baise-main et dit :

— *Enchanté**. Avec un fort accent norvégien.

Erica réprima un rire. Décidément, la soirée promettait d'être passionnante.

Elisabeth Bauer observait l'assemblée. Ils s'étaient mariés dans cette même salle cinquante ans plus tôt. Ce soir-là aussi, il y avait eu une tempête, et la salle était superbe avec ses nappes blanches, les bougies scintillantes, des roses pâles en décoration, et les invités sur leur trente et un.

Elle jeta un coup d'œil à son mari. Lussan, la mère de Louise, était assise de l'autre côté de Henning. Il était infiniment heureux. Il parlait fort, gesticulait et riait à en faire trembler les murs, et Lussan se laissait charmer comme toujours. À cet instant précis, Elisabeth se dit qu'ils étaient récompensés de tous leurs efforts. Même le plus lourd, le plus difficile à porter, qui parfois lui pesait au point de croire qu'elle ne s'en relèverait jamais.

Elle chercha la main de Henning sous la table. Il prit la sienne. Caressa de son pouce sa main qui portait désormais des taches de vieillesse. Comme ils avaient été jeunes, ce soir-là, cinquante ans auparavant. Et naïfs. Très loin d'être préparés à ce que la vie leur réservait.

Mais les voilà ici, dans cet espace rempli de la famille, d'amis et de collègues. Cette foule riche qui avait façonné leur vie. Beaucoup des visages autour d'elle étaient vieillissants. Des personnes qu'elle avait appris à connaître dans leur jeunesse, et qui n'étaient même plus dans l'âge d'or de leur vie. Henning allait vers ses quatre-vingts ans, elle vers ses soixantedix. Mais ce soir, la vie était douce, et valait chaque ride de tristesse, chaque douleur de dos.

Elle serra la main de Henning puis la lâcha. Quelqu'un fit tinter son verre. Oscar Baring. Un ami proche, mais aussi un auteur dont elle était l'éditrice depuis plusieurs décennies.

* En français dans le texte. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

Au cours des années, il avait reçu nombre de prix littéraires prestigieux. Tous les prix, en réalité – sauf celui que son mari allait bientôt recevoir. Quand Oscar s'éclaircit la voix pour commencer son discours, qui serait sûrement très long, elle ressentit comme un feu d'artifice de bonheur. Et pas seulement de bonheur. De triomphe aussi. Parce que c'était exactement ce que cette soirée représentait : le triomphe.

Un murmure se fit entendre parmi les invités, et Oscar s'éclaircit la voix encore plus bruyamment et avec une touche d'irritation. Quand ce fut enfin le silence absolu, il releva le menton, prit une feuille de papier devant lui et se mit à parler :

— Henning ! Comme disait Thomas Mann, “les livres sont les veines de l'âme”. Personne ne l'incarne mieux que toi. Pendant près de quarante ans, tu as nourri nos âmes et rempli nos veines de ta prose. Tes éloges des femmes ont fait le tour du monde, ont été lus, discutés, étudiés et acclamés en d'innombrables langues...

Elisabeth but une sérieuse gorgée de vin. Elle adorait Oscar, mais endurer tout un discours de lui sans alcool n'était pas envisageable.

On allait servir le plat principal, et Patrik Hedström tirait de plus en plus frénétiquement sur sa cravate et son col de chemise. Louise, à côté de lui, n'avait pas passé énormément de temps assise, mais sa voisine de l'autre côté s'était tournée vers lui parce que son voisin à elle avait l'air de s'intéresser davantage aux vins.

— Mais enlevez donc cette cravate ! dit-elle en riant.

Elle s'appelait Patricia Smedh et écrivait des romans qui avaient apparemment du succès, tout en étant bien reçus par les critiques littéraires.

— Je suis infiniment loin des chiffres de vente de votre femme, lui confia-t-elle.

— Vu le standing des invités, je n'enlève rien du tout, dit Patrik en desserrant juste un peu sa cravate avant de boire une nouvelle gorgée de son vin corsé. Il avait totalement perdu le compte des verres déjà descendus.

— Elisabeth n’y verrait pas d’inconvénient, dit Patricia en riant encore plus fort, accentuant les fines rides autour de ses yeux. Henning, par contre, a toujours été un peu plus... formel.

— Elisabeth est bien l’éditrice de Henning, non ?

Patrik fouilla sa mémoire à la recherche de ce qu’Erica lui avait dit plus tôt dans la journée. Il adorait sa femme et admirait son métier, mais quand elle se lançait sur le sujet des livres et du monde de l’édition, il devait bien reconnaître qu’il avait tendance à décrocher.

— Oui, Elisabeth est une éditrice légendaire. Sa famille a fondé les éditions Bauer quelques années seulement après la création des éditions Albert Bonnier. Elle est l’éditrice de Henning depuis ses débuts, et quand ils se sont mariés, il a pris son nom de famille à elle.

Patricia but une petite gorgée de vin. Elle y avait à peine touché pendant les deux premiers plats, préférant apparemment l’eau.

— Ça doit être compliqué, non ? Pour un couple de travailler ensemble ainsi ? demanda Patrik, curieux.

— Pour eux, ça a fonctionné. De toute évidence, répondit Patricia en haussant les épaules.

Soudain, une main lui caressa la nuque. Erica retournait à sa table après s’être rendue aux toilettes. À son haleine et son équilibre un brin instable, il devina qu’elle n’avait pas lésiné sur la boisson. Heureusement qu’ils avaient droit à une grasse matinée le lendemain.

— Vous prenez bien soin de mon mari ? demanda Erica en lui ébouriffant les cheveux.

— C’est un ange, répondit Patricia. C’est agréable de vous voir ici, dans vos contrées, pour une fois, et pas seulement dans un salon du livre. Comment ça se passe là-bas, avec Ole Hovland ?

Erica leva les yeux au ciel.

— Il a décrété vouloir m’apprendre à écrire et m’emmener vers mon plein potentiel au lieu de donner de la confiture aux cochons.

Patricia rit doucement.

— Et il souligne bien sûr ses mots en posant sa main sur ma cuisse, poursuivit Erica.

— C'est quoi ce bordel ?

Patrik était sur le point de se lever.

Erica posa ses mains sur ses épaules et l'embrassa sur la joue.

— J'ai la situation sous contrôle, mon amour, c'est presque divertissant.

Ils échangèrent un sourire, puis il se tourna vers la salle et les invités.

— C'est qui à côté de Henning et Elisabeth ? Elle a l'air d'être assise sur une fourche, et lui, on dirait qu'il écrit pour le magazine *Gods & Gårdar*, tu sais, le magazine sur l'art de vivre dans des châteaux et grands domaines.

— Ton sens de l'observation, bien que plein de préjugés, n'est pas complètement à côté de la plaque, murmura Erica. Ce sont les parents de Louise, Lussan et Pierre. Il est l'héritier d'un des plus grands domaines en Scanie, avec tout ce que ça implique, et Lussan et lui sont mariés depuis leur jeunesse.

— Tu as lu ça dans un tabloïd chez la coiffeuse ? suggéra Patrik en rigolant.

Erica renâcla.

— Non, c'est Louise qui me l'a raconté. Tu sais, on discute quand on marche ensemble. Mais il va falloir que je retourne auprès de mon voisin collant. On dirait que le benjamin s'apprête à faire un discours.

Patrik regarda Erica s'éloigner. Sa femme était la plus belle de la soirée, aucun doute. Et demain matin, ils pourraient rester au lit tous les deux...

Un tintement de verre confirma les soupçons d'Erica. Encore un discours. Patrik avait perdu le compte aux environs du douzième. Et ils étaient tous interminables, en plus.

— Bonsoir à tous !

Un homme dans la quarantaine s'était levé. Patrik se souvenait vaguement qu'Erica lui avait dit qu'il s'appelait Rickard. La première impression de Patrik lui disait que c'était un parfait spécimen de snobinard. Cheveux gominés, Rolex, un air infiniment satisfait de lui-même. Et de toute évidence

bien bourré. Il vacilla en levant son verre et en tentant de fixer son regard sur ses parents.

Il montra deux enveloppes.

— Voici deux discours différents. Tu n’as qu’à choisir, papa...

Rickard rit bruyamment de sa propre vanne puis balança les enveloppes.

— Bon, soyons sérieux. Je sais que ce soir vous êtes à l’honneur tous les deux, papa et maman. Mais je voulais commencer par toi, papa. Faut dire que tu n’as jamais été un très bon père...

Patrik faillit s’étrangler avec son vin. Il fixa l’homme aux cheveux gominés, effaré. Qu’est-ce qu’il pouvait bien mijoter ?

Henning serra les poings sous la table. Rickard. Toujours Rickard. Depuis tout petit, il avait systématiquement gâché tout ce qui se présentait à lui. Contrairement à Peter qui faisait toujours tout comme il fallait.

Henning jeta un coup d’œil à son fils aîné. Peter avait l’air aussi en colère que lui. À la table des enfants, il voyait Max et William, avec les cravates rayées gris clair et bleu qu’ils avaient choisies ensemble plus tôt dans la journée. Les enfants regardaient leur oncle avec de grands yeux.

Elisabeth avait posé une main sur sa cuisse. Il n’avait jamais compris cette faiblesse qu’elle avait pour Rickard. C’était comme si leur fils était son angle mort, elle lui pardonnait tout et lui donnait constamment de nouvelles chances.

— Il a trop bu, chuchota-t-elle.

Henning se pencha vers elle.

— Il se couvre de ridicule, souffla-t-il en retour. Il nous couvre de ridicule.

Du coin de l’œil, il vit le regard effaré de Lussan, et eut honte. Il savait à quel point les parents de Louise étaient à cheval sur les bonnes manières, et dans leur milieu, un comportement comme celui de Rickard à cet instant était inacceptable.

— Il s’excusera demain.

Elisabeth serra plus fort sa jambe. Henning crispa les mâchoires. Il aurait aimé se lever, attraper son fils par le col et le jeter dehors. Mais tous les invités les regardaient. Et sa responsabilité était désormais tout autre. Il n'était plus seulement Henning Bauer, écrivain. Ni seulement Henning Bauer, mari et père. Bientôt, il serait Henning Bauer, prix Nobel de littérature. Il ne pouvait pas se permettre de faire une scène en public. Alors, pendant que son fils, sur ses jambes vacillantes et les yeux brillants d'ivresse, le déshonorait publiquement, il se contenta d'afficher un sourire raide. Et quand le discours fut terminé, au bout d'un temps interminable, il fut le premier à applaudir.

— Mon Dieu, s'exclama Erica en se tournant vers Ole.

Le dessert était terminé, et la salle se vidait petit à petit. La plupart des invités étaient logés sur place, à l'hôtel, et ils allaient se changer ou se repoudrer le nez avant la soirée dansante. Ou tout simplement reprendre leur souffle après le discours de Rickard. Les gens étaient choqués, et Peter venait de s'excuser pour aller parler à ses parents.

— Même dans les meilleures familles..., bafouilla Ole en agitant son verre de whisky en direction d'une jeune serveuse.

Vivian Stenklo se pencha en avant. Elle n'avait pas beaucoup parlé pendant le dîner, mais le discours du fils Bauer l'avait visiblement secouée.

— Rickard a toujours été un enfant à problèmes, soupira-t-elle. Toujours en train de réclamer de l'argent à Elisabeth. Il vit bien au-dessus de ses moyens, passe d'un boulot à un autre qu'Elisabeth lui trouve, ou bien il démarre une nouvelle société dans laquelle elle investit, mais qui ne mène jamais à rien. Si Rolf avait été là, il lui aurait sévèrement soufflé dans les bronches.

— Oui, c'est vraiment dommage que Rolf n'ait pas pu venir, dit Erica. Quand Vivian baissa les yeux, elle ajouta, pour arrondir les angles : Il est sûrement très pris par la préparation de son exposition. J'ai vu qu'il allait exposer à la galerie en face, et j'ai hâte d'y aller. Ses photos sont toujours